

JAZZ - HOT  
14, Rue Chaptal = 9°

Déc. 1971  
concerts

INTERCHANGE A VINCENNES

Joachim Kühn (p, as); Peter Warren (b); Pierre Favre (perc.). Biennale de Paris, Vincennes, 30 octobre.

Interchange ouvrait le week-end Jazz-Free Jazz, organisé à la Biennale par l'O.R.T.F. Décidément, les trois hommes n'ont pas de chance avec les conditions atmosphériques : pluie à la Fête de l'Humanité, ici froid glacial qui transformait le hangar du Parc floral en chambre frigorifique. Le public, fort nombreux, bien enveloppé et blotti dans les coussins gigantesques, tenait à peu près le coup. Les musiciens, eux, jouaient dans un véritable maelstrom de courants d'air. Le plus étonnant est que, dans ces conditions, la musique fut bonne, excellente même. Il s'agit pour nous du trio le plus excitant que l'on puisse écouter à l'heure actuelle (et nous n'oublions pas celui de Chick Corea...). Joachim Kühn démontre que son album « Solo », loin d'être un aboutissement, était au contraire un point de départ. Toutes les trouvailles mélodiques qui y fourmillent, trouvent leur plein épanouissement avec un lyrisme et une sensibilité rare. Son jeu d'alto, alternance de sons filés et de raucités engendre un climat unique. Peter Warren, excellent de bout en bout, démontra lors d'un solo pris en début de seconde partie, qu'il n'est pas loin d'un Barre Phillips ou d'un Dave Holland. Pierre Favre fut plus batteur que percussionniste (il n'avait qu'une partie de son matériel), faisant preuve d'une extraordinaire finesse et d'un art de suggérer le tempo fascinant. Et Interchange swingue continuellement, qualité bien souvent oubliée.

Le quartet d'Alain Labib suivait. Aussi intéressant qu'il nous a semblé, la résistance humaine au froid a des limites.

Alain TERCINET.

JAZZ - HOT  
14, Rue Chaptal = 9°

Déc. 1971 concerts

JAZZ A LA BIENNALE

Que la septième Biennale de Paris ait accueilli régulièrement à l'automne les cent fleurs du jazz considéré comme un des arts contemporains, cela ne s'est peut-être pas assez su. A certains égards, et toute ironie rentrée, le projet de proposer, pour le jazz comme pour les autres événements picturaux, théâtraux, etc., une image cohérente des tendances actuelles de recherche, se solda par un échec. Faute de cohérence sans doute ! Des groupes tels que le quintet finlandais très amateur de Heikki Sarmento, le Free Jazz Group de Wiesbaden, ou le quartet du flûtiste Chriz Hinze (cinq disques chez CBS, musique à la mode, succès commercial) n'avaient que peu de choses à apporter dans ce contexte. Pourtant, on peut se souvenir que cette série de concerts avait été inaugurée d'une très belle production du groupe Portal (Kühn, Phillips, Favre, Minor). Il faut, je crois, signaler la prestation quasi-confidentielle, le 24 octobre, de Raymond Boni assisté du percussionniste Bertrand Gauthier. Tant au saxe, où sa technique reste moins assurée, qu'à la guitare, Boni, c'est l'appréhension d'un univers éblouissant, profondément original, comme inaliénable. Aussi bien devant des coussins vides et dans un hangar glacial.

Le pianiste anglais Howard Riley vint le même jour, avec le bassiste Barry Guy, disciple appliqué et un peu laborieux de Barre Phillips, mais aussi avec Tony Oxley, batteur étonnant de force et de subtilité inventive. Il joua d'abord dans une grande indifférence ; puis il se vit interrompre d'une manière quelque peu sauvage et stupidement terroriste. Il reviendra peut-être.

Finalement, un rajout de programme permettait de réentendre quelques-uns des groupes les plus intéressants qui se soient produits à Paris ces derniers mois. Alain Labib, par exemple, accompagné par Siegfried Kessler et jouant des compositions (très belles), du même. On ne peut prétendre que Labib pour l'instant apporte un langage original au saxophone alto. Il n'empêche que l'aisance avec laquelle il maîtrise une approche « woodsienne » de l'instrument constitue une garantie sur une musique à venir qui serait à la fois plus personnelle et liée à un vécu plus actuel du jazz.

Plus tard et devant un public différent s'installe la formation de Sunny Murray. Byard Lancaster, Kenneth Terroade associés en même temps qu'opposés, face à face, face à Sunny, face au « public » : tout un jeu, scénique, tout un langage de positions qui en dit autant que ce qui est joué comme objet musical, qui se suffirait sans doute sans la musique si celle-ci ne portait finalement autre chose que cette pseudo-violence ; si, à travers ces quarante minutes d'un long poème inarticulé, pour tout dire assez pauvres quant à la musique elle-même, il ne s'agissait d'une angoisse plus essentielle.

Et puis Alan Silva : « He did it again ».

Avec une trentaine de musiciens dont la base, cette fois était constituée par le groupe de Frank Wright, ça a été, après, « Seasons » et « My people » une nouvelle « création mondiale » sous les auspices de l'O.R.T.F. ; « Rituals number two-you ». Mohammad Ali assurait le lead-drumming, de même que Bobby Few la partie fondamentale au piano et Frank Wright était le soliste numéro 1. Et l'on était en droit d'espérer un renouvellement du climat par rapport aux deux « œuvres » précédentes ; ce ne fut que partiellement le cas.

Il semble que ces entreprises successives d'Alan Silva restent en deça, quant à l'exécution, quant aux résultats, de l'amplitude des projets et des moyens mis en œuvre. Il est vrai que l'on est en présence d'une des rares tentatives, pour la musique noire, de passer à une dimension supérieure à celle à laquelle elle a été de tout temps limitée. Mais la réunion de trente

musiciens autour d'un texte, d'une proposition ambitieuse ne suffit à justifier de la réussite de l'œuvre. Profitant du mieux qu'il le juge de l'opportunité qui lui est offerte de jouer sa musique dans la mesure qui lui convient, Alan Silva n'en reste pas moins très limité par des contingences elles-mêmes importantes : un groupe est beaucoup plus que la réunion de musiciens, et l'interprétation autre chose que l'exécution d'un matériel musical, fût-il, sur le plan du projet formel, le plus intéressant.

Il n'importe, quatre mille personnes ont, elles, répondu de la réussite disons économique de l'entreprise.

Jean-Pierre BONNET.